

LECTURE

DU FOND DE MON ARRIÈRE-CUISINE

Bonjour, docteur Ferron

JEAN-FRANÇOIS
CRÉPEAU

Le 22 avril dernier, le Québec littéraire s'est souvenu du décès de l'écrivain-médecin Jacques Ferron survenu à pareille date en 1985. Géant de la littérature à qui l'on doit une variété d'œuvres de tous genres, du conte au récit, du théâtre au roman, sans oublier ses correspondances, billets et autres textes d'opinion essaimés dans la presse régionale, nationale et spécialisée, entre autres dans les pages de *L'information médicale et paramédicale*, Jacques Ferron est pour plusieurs le plus grand écrivain québécois.

Ne pouvant ignorer ce triste souvenir, j'ai profité de la pause estivale pour relire *Du fond de mon arrière-cuisine*, un livre où sont réunis 37 textes illustrant «avec ardeur l'engagement politique du docteur Ferron, ses relations avec le Québec d'avant la Seconde Guerre mondiale, mais aussi ses connaissances intimes des livres de Gabrielle Roy, de Louis-Ferdinand Céline, de Louis Hémon...».

Ferron n'a jamais pratiqué la langue de bois. Il a toujours su dire ce qu'il pensait de façon très urbaine, cette forme de «politesse

affable, raffinée, où entre beaucoup de civilité» et riche de tant d'ironie que je me suis souvent demandé s'il n'avait pas lui-même inventé cette figure.

Ce fils de bonne famille, né à Louiseville en 1921, a eu une carrière professionnelle atypique, allant d'abord pratiquer sa science en Gaspésie, après un séjour dans le Corps médical de l'armée canadienne, puis en s'installant à Ville Jacques-Cartier, un quartier défavorisé fusionné plus tard à Longueuil. L'écriture devient vite chez lui une seconde nature, et il prend cette activité très au sérieux. D'ailleurs, il faut le lire lorsqu'il raconte pourquoi il a voulu devenir docteur ès lettres, considérant que l'art d'écrire a une aussi grande valeur que la médecine.

Ce qu'il dit de certains écrivains illustre sa façon personnelle de marier création littéraire et vie professionnelle. Pour lui, il semble impensable de distinguer l'une de l'autre puisqu'elles s'alimentent l'une de l'autre, et vice versa. En cette matière comme en d'autres, Jacques Ferron ne fait pas de quartier et dit franchement ce qu'il pense des gens et des événements. Tout est dans sa façon de faire et dans le ton employé, certains propos étant purement jouissifs.

Deux textes ont particulièrement

retenu mon attention: celui consacré à l'écrivain Claude Gauvreau et celui intitulé «Les salicaire». Ce dernier, comme le souligne Patrick Poirier en introduction, «représente un moment charnière du vaste corpus ferronien et met en scène une révolution shakespearienne dont même la constellation de Portanqueu [personnage de Ferron] accusera le coup.»

Que dire de la soixantaine de pages intitulées simplement «Claude Gauvreau»? «Troublantes» me semble un euphémisme pour les résumer. L'écrivain, que certains considèrent comme un des auteurs du *Refus global* et père du langage «exploréen», a souvent séjourné à l'hôpital psychiatrique, alors appelé Saint-Jean-de-Dieu, où le docteur Ferron prodiguait des soins à des patients qui, pour la majorité, y étaient enfermés jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ce qu'il raconte de Gauvreau, tant de l'homme que de l'artiste qu'il fut, est étourdissant sur le regard que pose Ferron sur son existence, son talent, son art et, disons-le, sa folie n'aurait pu venir de quelqu'un d'autre que lui. Qu'il me suffise de citer la dernière phrase de ce troublant portrait pour en illustrer l'intensité dramatique: «Et si la folie

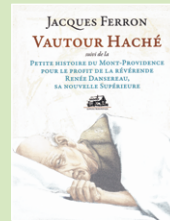
VITRINE

ESCARMOUCHES

(Bibliothèque québécoise, 1998)
par Jacques Ferron

Jacques Ferron a une œuvre littéraire protéiforme pouvant ainsi rejoindre un très vaste lectorat. Parmi ses livres réédités en poche, je retiens celui-ci où on peut lire, sous divers aspects, la critique sociale développée par le médecin-écrivain, entre autres grâce à des chroniques parues dans divers médias.

Dr Ferron, qu'on voit en couverture, a ici regroupé des escarmouches, c'est-à-dire des croisées de fer sur des sujets qui lui tiennent à cœur, dont la politique, la pratique médicale, la linguistique et la littérature. Bien sûr, ferrailler avec le système n'est jamais chose simple, mais le véritable talent de l'écrivain est de savoir traiter d'un sujet en l'abondant de façon tantôt directe, tantôt de façon plus subtile. Cela ne dérouté jamais le lecteur puisque l'ironie dont l'écrivain est passé maître est aussi une technique littéraire qui pique la curiosité grâce à son humour et la retient.



VAUTOUR HACHÉ

(Trois-Pistoles, 2006)
par Jacques Ferron

Le titre renvoie à un vieillard en fin de vie. Son entourage et son médecin savent que ses jours sont comptés, mais Vautour l'ignore. Selon lui, si on l'a laissé quitter l'Hôtel-Dieu, c'est qu'il était guéri. Ne lui a-t-on pas dit ne plus pouvoir

faire quoi que ce soit pour lui? Lorsque le médecin lui fait prendre conscience de son véritable état de santé, il entre en grande fâcherie. Refusant de reconnaître son état, il reproche à son entourage de lui avoir caché la vérité comme on le ferait à un enfant. Il blâme aussi son docteur, le menaçant de l'entraîner dans son trépas. On lit plus loin une «petite histoire du Mont-Providence», institution montréalaise qui accueillait des «orphelins de Duplessis» et de pauvres gens souffrant de maladies qui les condamnaient à vivre en marge de la société. Des illustrations de Carl Pelletier accompagnent bellement ce livre. ■

n'était qu'une révolte contre ce qui offense l'humanité?» Quelle vérité que la condition humaine contemporaine ne cesse d'interpeller de mille façons! Quelle tristesse aussi. ■